

L'EXPRESS CHAUMONT-QUITO

G.-O. Châteaureynaud

Chaumont dans la Haute-Marne, Chaumont-sur-Loire... Il existait donc deux Chaumont. Les organisateurs de la conférence lui avaient envoyé les billets de train, sinon il aurait été capable de se tromper de Chaumont. A vingt ans, en mer d'Irlande, entre Aran et Arran il s'était déjà trompé d'île. Sans doute y a-t-il des gens à l'abri de telles mésaventures: ils se renseignent, ils planifient. Lui vivait à la va-comme-je-te-pousse. Il avait vécu, plus exactement, car à soixante ans le plus gros était fait. Il y pensait de temps à autre, avec une sorte d'incrédulité proche de l'effarement. Puis il oubliait. Après tout il était toujours le même en dedans. Presque le même.

Quand il vit Chaumont, Chaumont dans la Haute-Marne, il eut honte de son ignorance. Chaumont, enfin! Le site en éperon, le donjon des comtes de Champagne, le Grand Pardon, Bouchardon et Louise Michel, le traité de 1814, la tour d'Arse, la basilique Saint Jean-Baptiste, le lavoir d'En Buez, le boulingrin, le viaduc, la ganterie, les crèches napolitaines, les Silos, l'harmonieux panorama depuis la rue Tour Chartron... Chaumont, quoi! On peut être malheureux partout, mais il devait être assez facile à Chaumont de choisir le bonheur. Telle était l'impression qui se dégageait de la promenade qu'il effectua dans le centre historique, en attendant l'heure de sa conférence.

Il avait connu le trac, naguère, mais depuis le temps, prononcer cette conférence, c'était comme aller chercher le pain. *La Nouvelle Fiction: un rôle de résistance littéraire dans le troisième tiers du XXe siècle*. Le miracle était qu'il se trouvât en général vingt ou trente paires d'oreilles pour l'écouter, et presque autant de paires de mains pour l'applaudir à la fin.

Il n'avait pas trop de goût, en principe, pour le gothique-Villon-et les Viollet-le-Ducités, mais tout est préférable à la laideur moderne. Une double compulsion mercantile et signalisatrice occulte peu à peu le monde sous une taie de panneaux et de pancartes, d'affiches, de calicots et d'enseignes. Dans l'enclave du vieux Chaumont la digue d'un heureux décret municipal retenait la marée des mots et des images parasites, l'âme oppressée reprenait son souffle.

Au détour d'une rue, il tomba en arrêt devant le déballage d'un brocanteur. Il faisait beau. L'homme avait sorti sa marchandise au soleil et annexé un bout de trottoir à sa boutique exigüe. Il avait posé sur des tables pliantes ou rangé au pied du mur de la maison

voisine l'habituel bric-à-brac de moulins à café, de bassinoires, de lampes, de boîtes à ouvrage, de tableautins, de cadres vides, de miroirs... L'œil exercé du promeneur le persuada qu'il n'y avait rien là d'intéressant. A l'intérieur, peut-être? Mais il consulta sa montre et constata qu'il n'avait plus le temps. A la médiathèque, on attendait avec anxiété ses révélations sur la Nouvelle Fiction. Il fallait hâter le pas... Comme il passait devant le moins piqué des miroirs appuyés contre le mur, il crut apercevoir, glissant en sens inverse et le frôlant en un mouvement fugitif, une improbable robe de bal à l'ancienne. Il s'arrêta et se retourna. Personne. D'ailleurs la rue était déserte à part lui-même, et, les bras croisés sur le pas de sa porte, le brocanteur. Pourtant l'illusion avait été saisissante. Il lui semblait avoir encore imprimée sur la rétine l'image de cette robe de satin crème, brodée de roses d'une teinte très pâle. Il porta une main à son front. La fièvre ? Il n'en avait pas le moindre début. Halluciné, mais aussi frais et dispos qu'il pouvait l'être. Il revint au miroir. Dans le miroir, sur un fond de mur d'appareil régulier (*opus isodomum*) rejointoyé de frais, il n'y avait que son reflet.

Il haussa les épaules. Sa vieille machine à sentir et à penser se déginglait. Cela finirait en gâtisme. L'entropie est le maître-mot de l'univers. Tout ce qui tourne rond un jour tournera mal, tout ce qui fleurit défleurira demain. Il allait passer son chemin quand à nouveau, dans l'espace clos du miroir, la robe effleura ses mollets. Alors, sans réfléchir, sans marchander, sans souffler mot de la robe au vendeur, il acheta le miroir. Peu soucieux de courir avec ça dans les bras, il le laissa en dépôt à la boutique. Il passerait le chercher demain matin avant de reprendre le train. Il griffonna un chèque et s'enfuit comme un voleur.

La propriétaire de la robe fantôme ne se fit pas attendre très longtemps. Elle lui apparut quelques semaines plus tard, à Paris, dans une soirée costumée, la seule à laquelle il devait jamais assister. Il s'y rendit déguisé en sénateur romain. Le laurier ne coûte pas cher, la toge est indulgente aux anatomies délabrées. Elle (elle avait nom Mona) se croyait en Désirée Clary. La robe n'était pourtant pas *retour d'Egypte* pour deux sous. Second Empire, plutôt. Il le dit à Mona qui n'en fut pas émue. Elle s'était trompée d'empire, bon! Que lui suggérait-il d'être, alors? Il lui proposa Mme Sabatier, *la Présidente*, l'Apollonie de Gautier, le modèle de Clésinger, l'amour de tête de Baudelaire. Selon les Goncourt, "une vraie bacchante, avec une grâce lâche, un nonchaloir abandonné dans les mouvements, une volupté enlaçante..." Va pour Mme Sabatier. Mona n'avait pas l'âge, mais elle promettait d'avoir le physique. Ils engagèrent une curieuse relation, fausse, car chaste. Il l'emmenait au Bois prendre le thé, ils voyaient ensemble des films finlandais, il lui conseillait des livres dont il n'était pas sûr qu'elle les lût en entier. Il ne lui avait rien dit, pour cette vision qu'il

avait eue à Chaumont. Elle l'aurait cru marteau. Il la désirait sans miser un centime d'euro sur ses chances. Il l'épiait. Il espérait un signe. La robe dans le miroir, ça n'était pas innocent, tout de même! Il devait arriver quelque chose. Il vivait une histoire Nouvelle Fiction, il attendait la chute.

Des mois passèrent sans événement notable. Un après-midi, comme ils mangeaient des glaces au Luxembourg, l'inanité de tout ça lui monta à la gorge.

- Qu'est-ce que vous fichez là, Mona ?

Elle leva le nez de sa pêche melba.

- Pardon?

- Je dis: Qu'est-ce que vous fichez là ? Pourquoi acceptez-vous mes invitations ? Vous n'avez rien d'autre à faire que de muser au Luxembourg avec un vieux jeton ? Je ne sais pas, moi, des études, du sport, l'amour, avec un garçon de votre âge ?

- J'existe aussi quand vous ne me voyez pas, dit-elle en lissant la chantilly de sa coupe à l'aide de sa cuiller. C'est alors que je me livre aux occupations que vous venez d'énumérer.

- Vous ne m'aimez pas, soupira-t-il.

- Bien sûr que non! Regardez-moi, regardez-vous. Il fallait y penser avant de m'adresser la parole, à la soirée costumée.

- La robe que vous portiez... Où, quand, l'aviez-vous trouvée ?

- La robe de la Présidente ? Dans le grenier de mon tonton...

Elle lui donna une date approximative, qui n'était pas très éloignée de celle de son propre séjour à Chaumont, mais il n'y avait rien de concluant à tirer de cette coïncidence. Ils ne se dirent plus grand chose, après ça. Mona finit sa pêche melba, lui son sorbet cassis. Ils se quittèrent sans fixer de prochaine rencontre. Il ne la rappela pas. Elle non plus.

Chez lui, à son retour de Chaumont, il avait posé le miroir par terre dans l'entrée. Des mois plus tard il y était toujours. Il avait eu la flemme de dégager le pan de mur où l'accrocher. Trop d'étagères et trop de livres, trop de gravures et de photos d'amis! Quand il rentrait, quand il sortait, le miroir au ras du sol reflétait fidèlement ses chaussures, ses bas de pantalons jusqu'aux genoux, et la plinthe du mur opposé. Un chantier s'ouvrit dans sa rue à l'automne. Les roues des camions tartinaient la chaussée de boue. Un soir de pluie, en traversant le couloir il jeta un coup d'œil à ses souliers tachés. A nouveau, comme à Chaumont, il eut l'illusion qu'un pan de robe frôlait ses jambes. Ni satin ni roses brodées, cette fois. La robe entraperçue n'évoquait certes pas un bal aux Tuileries. Taillée dans un grossier tissu vert sombre, ourlée à gros points, elle tombait à la diable sur plusieurs jupons

grisâtres. Une impression de pauvreté se dégageait de cette vision. Instruit par l'expérience de Chaumont, il revint sur ses pas et s'appliqua à passer et à repasser devant le miroir, aux aguets. Deux fois encore le pan de tissu apparut à l'arrière-plan de ses jeans et de ses chaussures. Puis plus rien. Il eut toutes les peines du monde à trouver le sommeil, mais c'était d'excitation et d'impatience. Un jour ou l'autre, comme il avait rencontré Mona vêtue de la robe de bal en satin, il rencontrerait une femme accoutrée de cette robe de pauvre. Il n'en doutait pas. Très jeune, il avait choisi de faire l'économie de l'incrédulité positiviste et des raisonnements oiseux. A quoi bon se casser les ongles sur la surface lisse du mystère? Cet œuf finirait par éclore, comme tous les autres.

A quelque temps de là, il fut convié à donner une série de conférences dans les Alliances Françaises d'Amérique du sud. La Nouvelle Fiction semblait en voie de conquérir le monde! Il s'employa à évangéliser le Chili, l'Argentine, le Pérou... L'Equateur constituait sa dernière étape avant de rentrer en France. Sur un marché de Quito, ville d'altitude sévère aux cœurs usés, son chemin croisa celui d'une Indienne en poncho sur une robe d'un vert foncé encore assombri par la crasse. Quand il s'abattit sur elle, la malheureuse fit un pas de côté et poussa un petit cri d'effroi. Nul ne saura jamais ce que perçut au juste le regard du gringo, déjà obscurci par la douleur qui broyait sa poitrine. Si l'on compte pour rien le retour de sa dépouille en France, la trajectoire terrestre du conférencier s'acheva ainsi, dans le caniveau d'une ville lointaine, le visage dans les plis d'une robe verte.

TERRE PROMISE

Antoine Dufour

Fait froid. Fait toujours froid à l'avant. C'est pas seulement à cause de l'eau glacé des vagues, Le vent, l'air, le métal rouillé. Non il y a autre chose. Un sentiment.

Le problème c'est que malgré le froid c'est le coin qui a la meilleure vue. C'est pour ça je suis là. Je regarde où on va. Je regarde et j'attends.

Mamie voulait pas que je reste avec elle. « Il n'y a plus rien pour toi ici » qu'elle disait. « Tu vas pouvoir recommencer à zéro ! ». Je comprenais pas trop. Mais les autres gens disent que là-bas ils vont prendre toutes nos affaires. Nos bagages, notre argent et même notre prénom. Pour recommencer à zéro qu'ils ont dit aussi. Du coup maintenant je comprends mieux.

De toute façon déjà sur le bateau plus personne m'appelle par mon premier prénom. Katrevinsis qu'on m'appelle ici. Je pense pas que c'est ça mon nouveau prénom. Ça c'est un prénom de remplacement. C'est pour en attendant.

Et justement je pense le bateau c'est juste pour nous préparer à la nouvelle vie. C'est comme une salle d'attente 'fin c'est... un entre deux vies. Comme quand t'es dans le bus pour aller à l'école. T'es plus à la maison mais t'es pas à l'école non plus et le bus ça t'aide à oublier la maison et à te préparer pour l'école.

Du coup Moi je pense que le Bateau c'est pareil. Si le voyage est long c'est pour qu'on ait le temps d'oublier toute notre vie d'avant tout en imaginant sa future vie. Comme ça, arrivés là-bas, on est tout nouveau... Tout nouveau avec : nouveau prénom, nouveaux souvenirs, nouvelles affaires, nouvelle maison. On recommence à zéro quoi.

Du coup imaginer sa vie ça j'aime bien. Ça je sais faire. On m'a toujours dit : « toi t'as beaucoup d'imagination ! ». Alors Je m'imagine avec une nouvelle maison, un chien, une nouvelle coupe de cheveux et peut être... de nouveaux parents. S'ils peuvent changer mon prénom ils peuvent peut-être me donner de nouveaux parents...

Bon je commence à en avoir marre du froid là je vais sur la poupe.

La poupe c'est l'arrière du bateau. Je sais que ça s'appelle la poupe car le capitaine m'a dit un jour :

« Toutes les nuits t'es sur la poupe hein mon garçon ! »

Du coup maintenant je sais que le cul du bateau on appelle ça la poupe. Et oui il a raison toutes les nuits je vais sur la poupe. Fait plus chaud.

Le problème c'est qu'il y a toujours beaucoup de monde à l'arrière. Surement la chaleur. Donc c'est bruyant mais au moins il fait chaud.

« Hey Katrevinsis tu retourne sur la poupe ? »

...

Je fais comme si j'avais pas entendu et je me répète mon vrai prénom dans la tête. Je suis pas bête moi. ils veulent que j'oublie l'autre prénom sauf que j'ai pas le droit. « t'as pas le droit » qu'elle a dit. Alors du coup j'oublierais pas. alors du coup je les ignorent.

Il y a personne sur la poupe ce soir. C'est bizarre. Normalement il y a toujours un peu de monde. Moi la poupe je peux y rester longtemps. On y voit mieux les vagues.

Quand le bateau avance il laisse plein de vagues derrière lui. De grandes vagues qui se frappent entre elle et après se calment et disparaissent. moi c'est pareil. J'ai pleins de souvenirs qui viennent dans ma tête et des fois ils disparaissent. Pourtant j'essaie de tous me les rappeler mais c'est trop dur j'y arrive pas. j'y arrive plus.

Peut-être c'est pour ça le bateau il est long à arriver. Peut-être c'est pour ça je suis seul sur la poupe ce soir. Tout le monde a oublié et reste plus que moi. Et tant que j'oublierais pas le bateau arrivera pas.

Un jour le capitaine m'a dit aussi : « quoi qu'y se passe on arrivera ! ». je crois c'est plus la peine que je me force. Je vais finir par oublier hein...

J'entends les gens se presser sur le bateau. ils sont beaucoup. Mais ils viennent pas à l'arrière. Ils vont devant.

- Hey Quatre vingt six ! viens voir !

Je me retourne dès que j'entends mon prénom. C'est le capitaine. Je crois on est arrivés.

La reconquête du passé

Magloire Komendé

Se connaître soi-même est l'un de plus de grands défis de l'humanité. Il n'avait plus de passé, ni de présent ou de futur clairement défini. L'Alzheimer avait pris tous ses souvenirs. Il ne se souvenait de rien. Il était arrivé au point où devant un miroir, il se demandait qui était l'homme qui lui faisait face ?

Plus de souvenir, rien du tout. Le voyage vers son passé était impossible. Était-il un criminel, un homme du monde ? Il n'en savait-rien.

Des étrangers, se disant ses familiers, l'entouraient au quotidien. Ils étaient à son chevet. Des ennemis, des adversaires, des amis, des proches ? Il l'ignorait. Un vide sidéral et une inquiétude permanente tourmentaient son âme.

Qui était qui ? Il n'avait plus cette capacité de nommer les êtres et les choses, des troubles de la reconnaissance d'objets et une désorientation spatiale étaient son quotidien. Il parvenait du moins à lire, cette capacité ne l'avait pas abandonné, heureusement, pensa-t-il !

Était-ce un indice ? Adorait-il la lecture ? Écrivait-t-il ? Calmement, il se leva et demanda à l'infirmière qui se tenait près de lui :

- Excusez-moi, existe-t-il ici un espace de lecture ?
- Un espace de lecture ? vous voulez dire une bibliothèque ?
- Ça doit être cela, oui !
- C'est tout au fond du couloir à gauche.
- Okay, merci.

Prenant congé de l'infirmière, à pas feutrés comme un chat devant une proie, léger comme une plume, plus souple que jamais, il gagna la bibliothèque. Elle était vaste, et parfaitement rangée.

Son passé était maintenant son présent et un pont pour l'avenir. Il devait se souvenir de tout, du moins de l'essentiel. Une chose est sûre, pensa-t-il, cette grande bibliothèque renferme les pièces essentielles du puzzle de ma vie. Derrière ces quatre murs se trouve mon histoire.

Un sentiment ambigu, mélange de joie et de peur de l'inconnue, envahit son âme. Ses mains se mirent à trembler au moment où posa la main sur la poignée. Comme lors de la publication du résultat du baccalauréat, il sentit son ventre se contracter et se crispier, une

envie soudaine et pressente d'aller au petit coin s'imposa à lui.

Il prit une profonde inspiration, puis, d'un geste brusque, il ouvrit la porte de la bibliothèque. De ce geste dépendait toute sa vie. Une bouffée d'air le frappa au visage. Lentement, il alla s'asseoir sur la chaise du bureau qui était devant la fenêtre. La photo d'un couple était posée sur la table, et un mot était écrit sur la photo : « *A ma très chère et tendre épouse Griselda d'heureuse mémoire* ». A la lecture de cette phrase, il fondit soudain en larmes...

Etait-ce sa femme ? Son cœur battait, ses larmes ruisselaient sur son visage. Il se leva et se tourna vers la fenêtre, l'ouvrit, et se mit à contempler le beau paysage baigné d'un coucher de soleil majestueux, et apaisant qui se présentait à lui.

Aucune femme du nom de Griselda n'était venue lui rendre visite. Il se mit à faire les cents pas dans les allées de la bibliothèque, tel un désespéré en quête d'espoir, ou un détective à la recherche d'indices. La vérité était là, toute proche, et le passé enfin accessible. De retour sur son bureau, d'instinct, il ouvrit un petit tiroir. Dedans, il découvrit un album de photos, des écrits et surtout des souvenirs, et jusqu'à une lettre en bonus qui lui était destinée.

Il parcourut l'album de photos, semblable à un film de toute sa vie, des images de sa jeunesse jusqu'à l'âge adulte. Des moments inoubliables et pourtant oubliés.

Les noms de certaines personnes lui revinrent à l'esprit. Il avait l'habitude d'écrire, les noms de gens, la date et les événements, derrière chaque photo, ce qui lui facilitait la tâche. Cette lettre était capitale, et une question lui taraudait l'esprit : *pourquoi s'était-il écrit à lui-même ?*

Il ouvrit soigneusement la lettre et lut :

Cher moi,

Je sais que tu ne te rappelles pas qui tu es, ni rien d'autre. Les quelques photos et souvenirs dans ce tiroir pourront te rafraîchir la mémoire, du moins j'espère.

Tu te nommes El Loveah, tu es un brillant universitaire, féru de lecture. Suite à la disparition inopinée de Griselda notre très chère épouse, nous avons développé un déficit cognitif. Il n'existe pas de traitement et l'évolution va inéluctablement vers l'aggravation, chaque seconde est précieuse.

Sache que tu es un homme bon, un homme social. Peut-être cette maladie est-elle un remède à la disparition de Grisy ? On l'a trop aimée. Elle a été notre muse, notre vie, notre souffle. Elle n'est plus et notre mémoire l'a suivie dans la tombe, comme nous-mêmes la suivrons bientôt. Souviens-toi de l'essentiel, le reste n'est que mirage !!!

Il s'écroula, la nuque contre le mur, le visage inondé de larmes entre les mains tremblantes.

Il s'était enfin redécouvert. Des mois auparavant, conscient de son état, il avait pris soin de s'adresser cette lettre afin préserver l'essentiel de ses souvenirs, au cas où il deviendrait dément. Par ce coup de maître, il avait vaincu l'Alzheimer.

Tazara

Paul Delesalle

Nassor a marché dans ce qu'il restait de la nuit. Quand l'aube s'est levée sur Dar-es-Salaam, il a vu se dresser devant lui l'édifice imposant de la gare du *Tazara*, ses piliers de ciment brut, son horloge qui ne donne plus l'heure. Dans le grand hall, un employé somnolant derrière son guichet représentait à lui seul toute l'humanité. Une humanité discrète, silencieuse, suffisamment rassurante pour que Nassor s'en approche. Il a acheté un billet. Un petit morceau de carton rectangulaire qu'il a glissé dans la poche pectorale de sa chemise, contre les battements précipités de son cœur.

Dans la cohue du départ il se tient immobile à la fenêtre. Le charivari des voix, les étoffes bigarrées des voyageurs, la moiteur de l'air lui donnent une impression de vertige et Nassor pense à descendre, à rejoindre les ruelles de Dar mais déjà le *Tazara* se met en branle. Aux vacarmes épars émergeants des wagons s'ajoutent les grincements enroués et les hululements métalliques du train. Un rais de lumière fuse à travers une colonne de poussière, les visages sur les quais rétrécissent, Nassor sent ses paupières s'alourdir, se fermer d'elles-mêmes. Le *Tazara* quitte Dar-es-Salaam sous le soleil de midi, l'arrache à sa ville, l'emporte vers l'intérieur des terres, loin des fantômes, pense-t-il, de la nuit.

Le *Tazara* trace son sillon à travers la plaine ocre. Quelques buissons d'épineux secs et des arbrisseaux brûlés, épars, se fondent dans l'horizontalité du paysage que vient briser au loin le relief d'une chaîne de montagnes. La lumière matinale dévore la savane. Seuls quelques acacias parasols parviennent à arracher un tapis d'ombre au soleil. Nassor se réveille en sursaut. Il a dormi vingt heures depuis le départ de Dar. *Dar*, murmure-t-il. *Dar* est loin, maintenant. Il sent son corps se détendre en constatant que les autres couchettes du compartiment sont vides. De l'eau. Il a la gorge sèche. Il chancelle dans le couloir sous les secousses du train. Des voix, des visages surgissent des compartiments. Il sent les regards fixés sur lui. Il baisse la tête, se réfugie dans les toilettes. De l'eau sur son front, ses joues, sa nuque. Il boit longuement. Il entraperçoit son visage dans le miroir accroché au-dessus du lavabo, baisse à nouveau les yeux. De retour dans son compartiment, il verrouille la porte, s'assoit sur sa couchette. Le mouvement du train le rassure. *Dar* derrière lui, *Dar* plus loin encore. Ses yeux se posent sur le cadre de la fenêtre. La savane s'étend tout entière

devant lui. Des herbes hautes, blondes, faseyent sous un vent doux. Des nuages laiteux filent bas dans un ciel bleu tendre. Des oiseaux qu'il n'a jamais vus fendent et cisailent l'air, virevoltent au passage du *Tazara*. Nassor fait coulisser la fenêtre, passe sa tête au dehors. Le *Tazara* continue son trot solitaire. Des îlots de villages surgissent de la brousse. *Ifakara, Mlimba, Mbeya*. Le *Tazara* s'y arrête, cueille un passager, l'emporte, le dépose quelques centaines de kilomètres plus loin. *Tunduma, Kasama, Mpkia*. La fenêtre est ouverte en grand, le bras ballant de Nassor repose au dehors, contre le flanc chaud du train. Dar est loin, maintenant. Nassor se prend à espérer que le *Tazara* ne s'arrête jamais, qu'il continue des jours et des nuits entières à tracer sa route, et qu'il y ait plus loin des forêts et des lacs remplis de bêtes fabuleuses, des cieux traversés d'oiseaux multicolores, des déserts de glace et des volcans dont la lave viendrait mourir contre les rails du *Tazara*. Alors il ne bougerait plus de sa couchette, les heures défileraient et il laisserait le soleil lui brûler les yeux. Nassor serait un fœtus, le *Tazara* le ventre d'une mère.

Le crépuscule est tombé sur la savane. Les passagers sont rentrés dans leur compartiment et Nassor a gagné l'arrière du train. Il est sur une passerelle ouverte au vent, appuyé contre une rambarde de fer, parapet protecteur entre le *Tazara* et le vaste monde, devenu sombre, du dehors. Il frissonne, plonge ses mains dans ses poches. Un objet froid dans celle de gauche. Un manche en ivoire, lisse, et de l'autre côté le dos d'une lame. Son rasoir. Il était là, tout ce temps, dans le fond de sa poche. Son rasoir de barbier. Toute une vie à tailler des barbes dans sa petite échoppe de Dar-es-Salaam. Il serre l'objet dans sa paume, son pouls s'accélère, sa tête lui tourne. Nassor oublie le *Tazara*. Il revit dans la nuit précédant le départ du train. La ruelle près du port. La nuque de l'homme qui avance devant lui. L'éclat de la lame reflétée par le lampadaire. Sa main qui tremble légèrement puis le geste sec, net, sûr du barbier. La jugulaire ouverte et l'homme étendu parmi les poubelles à même le sol, les yeux écarquillés, le regard étonné, affolé, étrangement tendre. Un songe ? Nassor sort fébrilement le rasoir de sa poche, déplie la lame. Son estomac se soulève, son cœur lui remonte dans la gorge. Du sang caillé sur le tranchant de la lame. Il vacille, perd l'équilibre. Sa main se dérobe sur le parapet protecteur. Il sent son corps partir en avant, ou peut-être est-ce une force qui le happe, l'arrache du train, l'envoie rouler dans un buisson d'épines. Quand il se relève, le halètement rassurant des wagons sur les rails n'est plus qu'un feulement sourd que disperse le vent. Le *Tazara* a disparu dans le velours de la nuit.

Nassor est assis sur le rail. Il a relevé la manche de sa chemise jusqu'au coude. Ses veines bleutées courent le long de son avant-bras, ruissèlent sur sa peau mate, palpitent sous le tranchant de la lame dépliée. Une simple incision et justice sera rendue. Un coup de lame pour un autre. Ou peut-être faut-il attendre. Il ne s'est pas brisé le cou en tombant du train. Il pourrait laisser le jugement à la nuit. Les bêtes rôdent, le froid tombe. Qui pour dévorer le barbier perdu ? Il replie la lame, se lève. Peut-être que le *Tazara* est en panne, qu'il a suspendu sa course folle. Peut-être que sa cabine, avec sa couchette et ses couvertures épaisses, attend son retour. Il avance, trébuche sur les pierres concassées sous les traverses de bois. Fixer les deux rails parallèles, ne pas regarder en l'air. Ne pas regarder en l'air pour éviter le vertige de la nuit. Mais les étoiles, là-haut ? Complices ou méprisantes ? Fixer les deux rails parallèles, ne pas dévier du ballast. Et l'homme étendu, froid, inerte près du port dans une ruelle de Dar. Son fantôme a-t-il déjà retrouvé Nassor dans la brousse ? Ne pas penser aux fantômes. Penser au *Tazara*. Avancer le long du chemin de fer. Marcher dans ce qu'il reste de la nuit.

Des patates douces. Des chapatis. Du thé brûlant, sucré. Nassor dévore, engloutit. Ses paumes au-dessus des braises, une couverture sur ses épaules. L'aube rose pâle s'étire sur la savane. Les enfants l'observent, lui sourient. La femme aux incisions colorées sous les yeux qui l'a trouvé endormi sur les rails lui ressert du thé. Seuls les enfants ont posé des questions. Des questions sur *Dar-es-Salaam*, sur la grande ville et sur l'océan qu'ils n'ont jamais vu et ne verront peut-être jamais. La vingtaine de hutte est éparpillée entre les acacias. Plus loin, à trois ou quatre kilomètres, les rails du *Tazara* semblent un gros serpent endormi.

Passent la sécheresse et la saison des pluies. Passent les années. De sa hutte dans le village, Nassor entend, par-delà les vacarmes devenus familiers de la brousse, le petit trot du *Tazara* à chacun de ses passages. Il vient à sa rencontre, le regarde passer. Une fois vers l'ouest et l'intérieur des terres, vers le voyage infini et la grande aventure. Une autre vers l'est, vers la côte, vers Dar-es-Salaam et ses ruelles bouillonnantes de vie. Quelque part là-bas, près du port, qu'est devenue sa petite échoppe de barbier ?

Passe, *Tazara*, passe, murmure Nassor. Un jour je monterai de nouveau à ton bord.